

Lettres inédites

Autor(en): **Rambert, Eugène / Vautier, Aug.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 14

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lettres inédites.

NOUS devons à l'amabilité de M. le juge fédéral Paul Rambert le plaisir de publier quelques lettres inédites de son père. Sans toucher aux sentiments intimes du domaine familial, ces lignes prouvent la solidité des affections d'Eugène Rambert: on y trouve, sous une grande cordialité, la franchise de paroles dictée par l'estime et la confiance qu'il accorde à ses amis.

La première lettre, adressée au colonel Melley, commandant de la gendarmerie vaudoise, est un appel en faveur de la *Société académique* dont l'écrivain jetait les bases, et qu'il désirait étendre au-delà des limites universitaires. Réalisée pour une courte période, son idée allait être reprise en des temps meilleurs pour aboutir à la formation de la société actuelle: la graine semée devait germer à son heure.

Les deux autres lettres sont écrites au peintre Eugène Burnand. Et c'est aussi de la peinture que fait Rambert: peinture à coups de plume, comme dans les *Chants d'oiseaux* et dans les *Alpes Suisses*, où ces pages trouveraient sans peine leur place, en particulier la description des combats de vaches dans le Valais et celle de Chanrion.

Passer de là au domaine de l'art, de la lumière, de la couleur, de Rembrandt, c'est logique: Rambert dit ses impressions, ses critiques, ses suggestions. C'est la matière de la première lettre à Eugène Burnand.

A côté de l'œuvre accomplie, il y a celle de demain: l'auteur l'évoque avec enthousiasme dans sa seconde lettre: c'est, à Chanrion, la vie intime de deux amis, capables de se compléter l'un l'autre, et de faire jaillir en commun l'œuvre belle et féconde née du contact avec la nature de deux bons esprits, de deux grands cœurs. Ces derniers mots sont le jugement de notre génération: ni Rambert, ni Burnand n'auraient songé à se les appliquer.

La mort a empêché Rambert de réaliser son beau projet, dont nous bénéficierions aujourd'hui, sans doute. Mais l'exposé qu'il en fait dans sa lettre est déjà plus qu'une promesse: c'est un début de réalisation. Rambert nous laisse sur un désir.

Aug. Vautier.

Lettre à M. le colonel Melley.

Hottingen, près Zurich, le 9 avril 1868.

Mon cher Colonel,

Pardonnez si je vous fais injure. Depuis huit ans que j'ai quitté Lausanne, j'ai perdu l'exacte notion de votre grade. Vous étiez alors major, si je me rappelle bien; vous pouvez être devenu maréchal. Dans le doute, je vous institue colonel, et si je vous fais tort au point de vue de la hiérarchie militaire, soyez bien sûr que je ne vous fais pas tort au point de vue de cette autre hiérarchie, dont les degrés ne s'expriment pas par des grades, mais par des rangs qui tiennent à une distinction naturelle de l'esprit et du caractère.

Donc, colonel ou maréchal, je vous prends par le bouton — je me les rappelle bien, vos boutons, ils sont irréprochables — et je vous demande pourquoi vous n'entrez pas dans notre société académique.

Je ne vous le demande pas pour votre compte particulier, mais pour le compte d'une certaine catégorie de personnes dont j'attendais de l'appui et qui ne m'en donnent pas. Je distingue trois générations parmi les hommes plus ou moins politiques du canton, 1830, 1845 et 1861. Les vétérans de 1830, race noble, me font presque totalement défaut. *Pidou* se tait. *Muret*, mon ami particulier, m'écrit qu'il a enfin trouvé l'*Abus hybrida* au bord de je ne sais plus quelle gouille. *Fabre* ne bouge pas. *Vulliamin*, également mon ami, oublie dans ces circonstances de faire prononcer son nom devant moi, comme il dit. Des hommes beaucoup plus jeunes que je rattache néanmoins à ce groupe parce qu'ils en ont la physiologie, le vieux chic vaudois, un esprit grave et malicieux, un patriotisme sans phrases, vrai et spirituel, et dont je vous crois un des types, me tiennent également rigueur. Il y a là quelque chose que je ne m'explique pas, faute d'être sur les lieux. Ce problème m'a préoccupé. J'ai cherché quelqu'un qui me donnât le mot de l'énigme, et finalement j'ai jeté sur vous mon dévolu. La faute en est un peu à Mme Melley; j'ai pensé qu'elle du moins m'écrirait, elle qui a pris tant de part à l'ancienne vie littéraire vaudoise, et qui en a conservé l'habitude et le goût de la plume.

Quant à vous d'abord, mon cher colonel, je vous envisage comme un homme indispensable à notre société. Nous sommes là, des révisionnistes, des 45, des Eglise nationale, des Eglise libre, prêts à nous embrasser, ce qui est une excellente position pour se mordre. Vous sentez bien qu'il nous faut un gendarme.

La société sera convoquée dans le courant du mois

de mai, et débutera par 200 membres au moins. C'est le plus curieux mélange qu'on puisse imaginer. Aujourd'hui, je reçois l'adhésion de deux employés de la poste et d'un relieur. J'ai des vigneron. Les caves de Montreux ont ouï parler d'une société académique en formation. Morges se distingue. A Aubonne tout le tribunal se met de la partie, et l'huissier regrette de ne pas oser s'y joindre. Rolle m'envoie dans ce moment 18 adhésions. Echallens boude: les rives du Talent nous sont favorables, Gimmel a du zèle. Moudon ne va pas trop mal, malgré la Broie. Le mélange des partis est aussi curieux que celui des localités. Perrin et Ruchonnet m'épaulent, et je reçois par leur intermédiaire des listes qui figurent des noms de l'Eglise libre! Il n'y a que votre groupe de Vaudois antiques qui a trompé mes espérances. Pourquoi? Un malentendu se cache là-dessous. Ruffy, que je tâchais de convertir à mon projet, Ruffy, ce fin comaisseur du peuple vaudois, m'a solennellement prêté dans les souterrains de ses caves que je n'aurais pas dix adhésions, et m'a déclaré qu'il fallait être poète pour rêver une institution pareille dans un pays comme le nôtre — je le lui relancerai, son poète. — N'était-ce pas à vous tout d'abord qu'il appartenait de le démentir?

Il est vrai, l'ancienne vie vaudoise n'est plus possible. Le pays a changé de face. Mais encore faut-il travailler avec les éléments qui s'y trouvent.

Je suis bien hardi, mon cher. Toutefois, si je vous prends ainsi au collet, ce n'est pas, malgré les farces que j'ai pu dire plus haut, pour vous introduire de force dans notre association, mais pour avoir l'explication d'un phénomène qui me surprend. Peut-être abusais-je de votre complaisance. Je puis tomber sur un moment où vous avez à courir tout le canton; mais je compte sur Mme Melley pour quelques lignes au moins. Je tâcherai de me faire vif et de comprendre à demi-mot, pour lui épargner les longueurs. Tenez compte de ma position. J'entreprends une œuvre à laquelle j'attache de l'importance, et n'étant pas sur les lieux, je n'en vois pas toutes les difficultés. Il faut bien que quelqu'un me les dise et c'est pourquoi, fort d'une vieille amitié, je vous mets à réquisition.

Adieu, mon cher, et croyez-moi votre tout dévoué,

E. Rambert.

Lettres au peintre Eugène Burnand.

I.

Fluntern, près Zurich, le 13 janvier 1881.

Mon cher,

Puisque mon sujet vous a plu, je m'en vais vous en indiquer un autre, auquel je ne crois pas que jamais peintre ait pensé, pas même Ritz, à Sion, quoiqu'il fût bien placé pour faire les études nécessaires. Dans plusieurs districts du Valais, le jour où les vaches montent à la montagne, on les fait battre, après quoi l'on proclame la reine. Cela se passe à la mi-juin environ, c'est-à-dire quand le grand troupeau se forme par la réunion de plusieurs petits troupeaux qui ont commencé par tondre les pâturages inférieurs. Toute la population est sur pied, endimanchée. On fait halte à la place convenue, traditionnelle, la même depuis un nombre X de siècles. C'est toujours une prairie unie, une sorte d'arène naturelle, avec des mêlées ordinairement dans le voisinage. On se range autour, et l'on amène les bêtes deux par deux. Il y a des juges du camp, et tout se passe avec une régularité parfaite, sauf que Valaisans et Valaisannes ne tardent pas à s'animer comme bien vous pouvez croire et que les bêtes ne leur cèdent en rien. Elles comprennent tout de suite de quoi il s'agit, et elles y mettent un point d'honneur, un acharnement, une passion dont on n'a pas l'idée. Quiconque n'a pas vu ça ne sait pas ce que c'est qu'un animal. Cette vieille coutume a une raison d'être. Le propriétaire de la reine jouit de certains avantages à la montagne, avantages suffisants pour être recherchés, et c'est une sorte de prime offerte à celui qui aura la vache la plus forte: la plus forte est censée devoir être la plus belle. Il faut aller voir cette scène dans le val d'Hérens, parce que c'est là qu'il y a le plus fin bétail. Vous savez combien elles peuvent être jolies, ces petites vaches du Valais. C'est aussi là qu'on attache le plus de prix à avoir une reine, et que la tradition de ces sortes de tournois existe dans sa force et dans sa pureté primitives. Et puis, vous connaissez les costumes et le type dans la vallée d'Hérens, et vous voyez de Versailles¹, avec vos yeux d'artiste, ce que peuvent être ces groupes d'hommes et de femmes, celles-ci dans leurs plus gracieux atours, quand l'étrincelle électrique s'en mêle, et que la passion, après un certain nombre de joutes, passe des bêtes aux gens pour repasser des gens aux bêtes. Et les longs visages des battus, et les éclats de rire dans les moments grotesques, car il y en a toujours, et l'intérêt dramatique qu'excitent les luttes suprêmes, entre les deux ou trois derniers vainqueurs. Ce n'est certes pas le pittoresque qui manque à une scène pareille, ni l'imprévu, ni l'originalité caractéristique, ni le charme antique et naïf, ni le mouvement, ni le drame. Si le sujet avait un défaut, ce serait plutôt d'être trop riche. Il me semble que cette façon d'idylle devrait être traitée avec une grande recherche d'exactitude, de couleur locale, et avec une certaine grandeur. Je prends ce dernier mot au sens physique et au sens moral. Il ne faudrait pas une toile de petite dimension et il y faudrait, sans préjudice du mouvement, une certaine gravité, le sens de l'antique, du primitif. — En s'adressant au propriétaire de l'hôtel d'Evolène, on saurait avec plus d'exactitude que je ne puis vous le dire le moment juste, et en passant une

¹ Le peintre Burnand séjourna alors à Versailles.

semaine à Evolène, on aurait chance de voir deux ou trois de ces joutes successives, car elles n'ont pas lieu toutes le même jour. Cela s'arrangerait fort bien avec le séjour que vous vous proposez de faire dans le val d'Anniviers. Ce serait un épisode. Il y a aussi de ces batailles chez les Anniviards, mais, sauf erreur, c'est dans le val d'Hérens qu'on y attache le plus d'importance et qu'elles ont le plus de caractère. Cela vous obligerait à aller à la montagne un peu plus tôt qu'on ne fait, en général. Mais il n'y aurait pas de mal. On y va toujours trop tard.

Vous allez me trouver bien présomptueux et un peu ridicule d'employer quatre pages à vous mettre sur la piste d'un tableau quand vous en avez déjà tant d'autres et peut-être de meilleurs dans la tête. Mais que voulez-vous? Je vois tous nos peintres de genre passer à côté d'un sujet unique, qu'aucun autre pays ne pourrait leur offrir, sans avoir l'air de s'en douter seulement, et cela me fâche. Et c'est pourquoi je vous plaide la cause de mon tableau, sans vouloir en aucune façon vous détourner de ceux qui vous trottent par la tête. Votre idée des Anniviards délibérant sur la question de savoir s'ils veulent se soumettre aux Français, vous fournira certainement l'occasion d'étudier et de grouper dramatiquement quelques beaux types. Il y a là matière à peinture de caractère. Mais j'ai deux *mais*, qui ne valent peut-être pas la peine qu'on s'y arrête et que néanmoins je veux vous dire. Le premier est que vous allez vous enfermer dans une chambre de commune, basse, enfumée, avec des paysans en costume sombre: gare le noir! A moins que ce ne soit sur la place publique; mais la place publique dans les villages anniviards est aussi sujette au noir. Et, en général, j'ai un peu peur pour vous de la vallée d'Anniviers. Vous me disiez, un jour que c'était une grande eau-forte que cette vallée. C'est cela: je ne connais rien en Suisse qui soit eau-forte à ce point. Est-ce bien ce qu'il vous faut pour vous aider à graver vers la lumière? Mon second *mais* est que votre sujet ne se rapporte à aucun épisode historique connu et s'expliquant de soi-même. Il vous faudra donner à votre tableau un long titre, combiné de manière à faire entrer trois ou quatre idées à la fois dans la tête du pauvre monde, qui a déjà tant de peine à comprendre quand on ne lui en présente qu'une. Il me semble que cet inconvénient se fera surtout sentir à Paris. Mettez ces *mais* au panier s'ils ne sont dignes que du panier. Rembrandt a fait un chef-d'œuvre avec cinq têtes d'échevins qui se détachent en lumière sur un de ces fonds obscurs comme il les aime. C'est le puits de l'abîme que ces fonds à la Rembrandt, mais avec quelle puissance il gravit de ces ténèbres à la lumière. Ne vous ai-je pas écrit un jour en vous faisant je ne sais plus quelle théorie dont je n'ai pas su me sortir, qu'il faut que la couleur soit de la lumière? J'y ai bien souvent repensé cet automne à Amsterdam et à La Haye. Je ne puis pas vous dire le plaisir que j'ai eu à contempler certains tableaux de Rembrandt, entre autres un portrait de vieille, qui m'ont montré réalisée avec une puissance dont je ne soupçonnais pas la possibilité cette idée de la couleur qui est lumière. J'ai tort de parler de plaisir. Ce que j'ai ressenti était de l'émotion. Au reste, ce n'est pas seulement la couleur qui est lumière chez Rembrandt. Il arrive à tout par la lumière, au relief, au dessin, à la ligne. L'idée, le fond premier de chacun de ses tableaux est une impression, une intuition de lumière. C'est sous cette forme qu'ils ont existé dans sa pensée avant de se porter sur la toile. Là est pour lui la source intime et profonde de l'inspiration artistique. Je voudrais bien savoir comment cet homme avait les yeux batis. Il paraît que l'âme peut devenir œil et que l'œil peut devenir âme. Et quand je vois de savants critiques français, un Vital, par exemple, parler de lui comme d'un peintre matérialiste, qui a des sensations et qui n'a pas d'idée, qui n'a rien à dire à l'esprit, il me prend des colères qui me font dresser les cheveux sur la tête. Oh! la sottise académique! Tenez pour certain que c'est la sottise par excellence, et que toutes les autres sont esprit en comparaison. C'est la seule à laquelle, au jugement dernier, il ne sera pas pardonné. C'est le péché contre l'esprit. Ne voient-ils donc pas que dans cette façon de sentir la lumière, l'idée et la sensation se confondent de manière à former un quelque chose qui est inexprimable et indivisible? C'est de la volupté et c'est de l'idéal. La langue est impuissante à bien rendre cette union parfaite de deux choses contraires, parce que la langue divise toujours, et que les idées se suivent dans la parole comme les mots. S'il y a un peu de cette lumière-là chez vos Anniviards, on ne s'arrêtera pas aux inconvénients possibles dont j'ai parlé plus haut. On ne se demandera pas ce que c'est que des Anniviards, et quand et comment ils ont eu à délibérer sur la France et ses prétentions. On verra la lumière et tout sera expliqué.

Je me suis laissé aller à jaser, et si je ne mettais pas ici le point final, je ne le mettrais nulle part. Donc, un point! Merci de votre bonne lettre. Pardonnez celle-ci... Adieu, un point!

Votre Eug. Rambert.

II.

Corneaux, sur Clarens, le 25 août 1886

Mon cher,

Votre lettre si intéressante, si riche, si affectueuse, est venue me trouver à Mauvoisin, dernier refuge habitable de la vallée de Bagnes, à 1800 mètres d'altitude, en pleine et grande nature alpestre. Cette circonstance, comme bien vous pouvez le croire, n'en a point diminué l'intérêt. Elle a été, au contraire, doublement la bienvenue. Je l'ai lue et relue, et l'ai immédiatement associée, ainsi que son auteur, à un projet qui s'élaborait

